FRANÇOIS VALLEJO

OUEST

VIVIANE HAMY

On a du mal à croire que deux images, aussi bien que deux personnes, pourraient se rencontrer et produire un drôle de mélange, peut-être même une explosion.

Vous recevez un jour de votre famille quelques photos vraiment anciennes, de ce noir et blanc pâli, plutôt floues. Vous y jetez un œil négligent ou amusé, vos petits ancêtres, rien de plus.

L'une d'entre elles, tout de même, vous intrigue un peu, pas longtemps : une scène champêtre, un type imposant armé d'un fusil, accompagné d'un chien noir tout en muscles, dressé sur ses pattes.

Vous vous dites : c'est curieux que trois ou quatre générations aient tenu à conserver et à transmettre une photo si manifestement ratée ; personnage mal centré ; en déséquilibre : son chien l'a empêché de prendre la pose attendue. Et c'est tout.

Ce n'est pas tout. Le lendemain, un matin du printemps 2004, vous longez un kiosque à journaux et vous apercevez à l'affichage, vous croyez apercevoir… enfin, vous l'apercevez, oui ou non ? C'est elle, votre photo familiale, là, partout.

Vous vous dites : impossible, stupide. Vous prenez les journaux, vous vous y plongez. Si ce n'est pas votre photo, elle lui ressemble beaucoup. Au moins, c'est exactement le même chien, la même posture, les mêmes muscles saillants, le même museau noir, pointu et tendu. Tendu vers quoi ? Vers un prisonnier nu et terrorisé. Vous êtes tombé sur les premiers clichés publiés de la prison d'Abou Ghraib.

Vous pourriez en rester là : un chien ressemble à un autre chien. Mais quelque chose vous pousse à reprendre votre petit carton photographique, vieux de plus d'un siècle, pour comparer, juste pour comparer.

Cela vous amuse, d'abord : les deux bêtes sont vraiment superposables, même gabarit, même allure de bâtard puissant, saisies dans le même mouvement, cette férocité identique dans la mâchoire et l'œil.

Et puis, cela ne vous amuse plus tout à fait. Il vous semble, expérience jamais vécue jusqu'ici, que la rencontre des deux clichés les fait agir l'un sur l'autre. Une sorte de mélange détonant : le plus récent colore le plus ancien d'une lumière nouvelle. Là où vous pensiez avoir vu une scène champêtre innocente, un garde-chasse de l'ancien temps, avec sa brave grosse bête, vous apercevez à présent une scène dangereuse : un homme a l'air de se débattre avec un molosse surgi dans le champ du photographe. Son inquiétude, malgré le flou de ses traits, ou à cause de lui, vous semble évidente, de même qu'une colère prête à exploser, une violence à peine contenue.

Vous vous dites que vous exagérez, que vous n'auriez jamais interprété ces détails comme ça, sans les photos d'Abou Ghraib. Votre regard est simplement sous influence.

Sans doute, mais vous vous rappelez bientôt ce qu'on disait autrefois de ce garde-chasse, resté dans les mémoires comme la figure la plus impressionnante de votre famille : un type devenu presque fou, à la fin de sa vie, criant après des chiens imaginaires, pleurant, implorant qu'on les empêche d'entrer dans sa chambre.

Vous vous dites : alors, mon nouveau regard sur la photo n'est pas aussi déplacé que je le croyais. Un garde-chasse qui a fini par avoir peur des chiens.

Vous remettez les deux clichés côte à côte. Vous constatez que leur rencontre continue à opérer, la rencontre des deux chiens en un seul, surtout, faisant peser la menace d'une morsure, la plus effrayante des menaces, plus effrayante qu'un homme dont on pense qu'il pourrait toujours, au dernier moment, se maîtriser ; pas l'animal. Et vous sentez cette menace, vous êtes ce prisonnier nu, vous êtes ce garde-chasse armé comme un soldat américain.

Vous n'aviez jamais songé que deux images pouvaient se rencontrer comme ça, se modifier l'une l'autre, et presque transformer votre façon de voir, votre vie peut-être.

Vous vous dites : l'histoire d'Abou Ghraib, les prisonniers, les gardiens tortionnaires, les chiens, elle est là, centrale, dans les journaux, les procès, partout, connue de tous, c'est la nôtre. Et celle de ce type en colère et inquiet à côté de son animal ?